



HAL
open science

Neurosepticisme Denis Forest.

Mathilde Lancelot

► **To cite this version:**

Mathilde Lancelot. Neurosepticisme Denis Forest.. 2016, 10.1051/medsci/20163212000 . halshs-01654606

HAL Id: halshs-01654606

<https://shs.hal.science/halshs-01654606>

Submitted on 4 Dec 2017

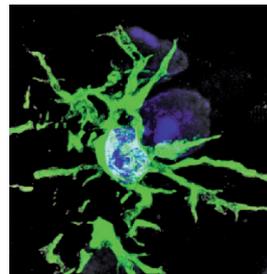
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Neurosepticisme

Denis Forest

Mathilde Lancelot



Doctorante Philosophie de la médecine/Épistémologie, École doctorale ED400 ; Laboratoire SPHERE, UMR 7219, université Paris Diderot, 5, rue Thomas Mann, 75205 Paris Cedex 13, France.

mathildelancelot.ml@gmail.com

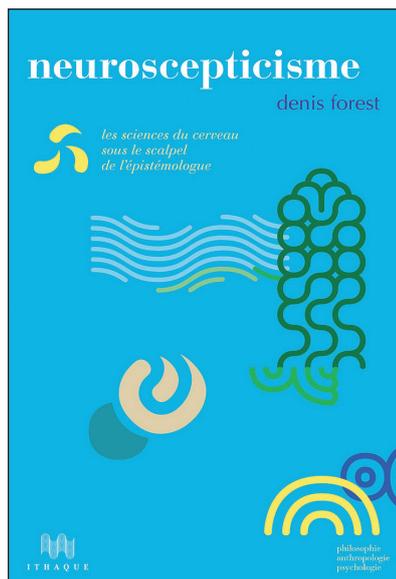
FORUM



ANALYSES DE LIVRES

L'épistémologue sceptique

Denis Forest, philosophe des sciences, professeur à l'université Paris-Ouest Nanterre-La Défense et directeur de l'Institut de Recherches Philosophique (IRePH), fait paraître en octobre 2014 un ouvrage intitulé *Neurosepticisme* [1]. Face à l'influence grandissante des neurosciences, de leurs découvertes, avancées et impacts, l'auteur travaille à une analyse scrupuleuse des méthodes d'investigation neuroscientifique et des discours qui en émergent. Le sous-titre de l'ouvrage *Les sciences du cerveau sous le scalpel de l'épistémologue*, nous dévoile ses ambitions. Prendre pour image le scalpel, symbole de la dissection, c'est métaphoriser le travail de réflexion épistémologique. Disséquant un à un les propos se multipliant aujourd'hui autour de la connaissance du cerveau, D. Forest nous livre dans cette œuvre une véritable enquête. À travers une découpe fine et acérée du langage utilisé, l'auteur se situe bien loin des débats simplistes départageant adeptes et opposants aux neurosciences, qu'il nomme d'ailleurs respectivement « neuro-enthousiastes » et « neuro-nihilistes ». Souhaitant se démarquer des querelles stériles qui se font le plus entendre, il dit vouloir partir des faits, des dires, des « débats suscités par la recherche neuroscientifique en tant que telle » ([1], p. 15). Il



construit dès lors, une critique des modes de connaissance dominants. Pour l'auteur, la « question » à se poser est « celle de la confiance que nous pouvons placer rationnellement dans les sciences du cerveau d'aujourd'hui lorsqu'à leur tour, elles nous parlent de nous-mêmes » ([1], p. 10). C'est de cette confiance dont il est question et plus largement de cette « nouvelle émergence des préfixes *neuro-* »¹ que l'on interroge à travers la figure du sceptique.

« Le neuroseptique est quelqu'un qui s'interroge sur la validité, l'utilité ou l'innocuité du savoir neuroscientifique »¹. Les questions que posent ce dernier mettent en doute ces connaissances considérées comme acquises ; celles qui parlent de nos cerveaux, de nous-mêmes, de nos manières passées, présentes et futures d'agir et de penser. Le philosophe sceptique qui souhaite aujourd'hui s'interroger sur les prémices, impacts et avancées des disciplines aux préfixes *neuro-* ne doit rien prendre pour vrai mais « commencer par se demander ce qui marche vraiment et sous quelles conditions à partir des figures du neurosepticisme »¹. Le fil directeur des quatre chapitres constitutifs de l'ouvrage est ainsi esquissé : le philosophe doit interroger les conditions de possibilités de cette discipline [2] (→).

(→) Voir le Forum de D. Forest, *m/s* n° 4, avril 2016, page 412

L'enquête

Quatre interrogations et thématiques guident l'étude et chacune d'entre elles a sa tâche épistémologique propre.

Vignette (Photo © Inserm – Hajer El Oussini – U118).

¹ Youtube.fr : Présentation de Neurosepticisme par Denis Forest lui-même – consulté le 15 juillet 2015.

« Incertaines neurosciences ? » étudie la question de la preuve

Pour traiter cette question, l'auteur s'appuie plus précisément sur l'exemple de l'imagerie fonctionnelle et argumente son scepticisme vis-à-vis des connaissances qu'ont pu et peuvent encore produire les images du cerveau : Pourquoi fait-on confiance à ces images ? Ou encore : détiennent-elles réellement des valeurs de vérité ? Être sceptique face à ces images, c'est alerter au sujet d'un risque d'interprétation hasardeuse. On interroge alors la pertinence des sources et méthodes utilisées.

« Inutiles neurosciences ? » se penche sur la question de la connaissance et plus particulièrement sur le rapport hypothétique qu'entretiennent « connaissance du cerveau » et « connaissance de l'esprit »

« Les neurosciences cognitives » nous explique-t-il, « supposent vraie [que] la connaissance qui porte sur le cerveau *doit* avoir une incidence positive sur la connaissance de l'esprit ». L'auteur oriente son enquête d'une part sur la tendance à une dépossession d'un « soi » par ces modes de connaissance, et d'autre part sur la tendance à la personification du cerveau. Il introduit l'idée d'une « erreur méréologique² » de la part des neuroscientifiques, consistant à conférer « aux parties qui constituent un animal des attributs qui ne s'appliquent logiquement qu'à l'animal entier » ([1], p. 91). Dès le début de ce chapitre, D. Forest fait référence sur ce point à Georges Canguilhem qui, déjà en 1980, « avait récusé philosophiquement toute assimilation de la pensée au cerveau, toute identification d'un sujet qui décide pour lui-même avec un organe qui ne serait qu'une partie de lui-même ».

Il rappelle également Ludwig Wittgenstein qui affirmait : « c'est seulement d'un homme qu'on peut dire qu'il éprouve des sensations, qu'il voit, est aveugle, on nous rappelle que c'est Paul qui répond à son courrier, non son cerveau ; c'est donc lui qui voit et non son cortex occipital » ([3], p. 82). Cerveau et esprit forment deux objets distincts que certains discours neuroscientifiques peuvent joindre voir même confondre, de façon erronée.

« Jamais seulement dans le cerveau ? » conduit à l'idée qu'il n'y a pas seulement le cerveau « mais toujours aussi le corps »

D. Forest développe à juste titre cette thématique de la prise en compte d'un « tout » qui a tendance à s'effacer ([1], p. 125). L'auteur, nous invitant à « regarder au-delà du cerveau », s'arrête sur John Dewey, nous rappelant ainsi l'importance d'une pensée en contexte : « La vie est une activité compréhensive dans laquelle l'organisme et l'environnement sont inclus. Ce n'est pas quelque chose qui se déroule sous la peau de l'organisme ; c'est toujours quelque chose d'inclusif qui implique une connexion, une interaction entre l'intérieur du corps organique et son dehors » ([4], p. 83).

J. Dewey se montre ici d'une extrême actualité et constitue un excellent appui pour toute étude de cas en philosophie, souvent trop centrée sur son objet, et pas assez sur ce qui l'entoure ; « on voit que le contextualisme de Dewey – i.e. l'idée que la pensée ne comprend

quelque chose qu'en situant cette chose et en regardant au-delà de ses limites – en tant que philosophie, n'est pas le fondement d'une « critique des neurosciences », mais une critique de toute recherche qui détacherait ses objets d'un contexte permettant d'en déterminer le rôle » ([1], p. 149 ; [5], p. 144).

« Le cerveau social à l'épreuve du neuroscepticisme », s'intéresse à l'expression de « cerveau social » dans le champ des neurosciences cognitives

D. Forest entend poser les éléments d'une histoire des neurosciences sociales. Il vise à réunir les dimensions « biologique » et « sociale » et discute, dans cette perspective, l'hypothèse selon laquelle l'expression « cerveau social » forme un homonyme : « Au départ, le *cerveau social* était donc ce dont la vie sociale peut moduler l'activité ; quinze ans plus tard, il est devenu ce qui est censé expliquer comment cette même vie sociale est possible » ([1], p. 173). Le questionnement se fait dès lors sur ce que l'on entend par « social » ou « vie sociale » : Parle-t-on des déterminismes des individus ? De leurs relations et/ou interrelations ? D'autrui ? Bien que D. Forest ne le formule pas en ces termes, nous pouvons nous demander si nous ne retrouvons pas une autre forme de pouvoir : celle d'une volonté de normalisation de la vie sociale.

En conclusion de son étude, Denis Forest rejette l'essentialisme qui s'est dessiné autour du cerveau. Ce dernier n'en reste pas moins une condition première de possibilité : du soi, de nos pensées, même si l'on ne peut affirmer qu'il y a une « essence neuronale de l'homme, ou du soi » ([1], p. 198). L'auteur avance ensuite une proposition intéressante : celle de la « désunité » des neurosciences. Ce terme de « désunité » n'a pas de connotation péjorative, bien au contraire. Il renvoie à la pluralité des neurosciences c'est-à-dire à la diversité de leurs champs d'études, applications et corps de métier présents au sein de cette même catégorie : « S'il y a des neurosciences, c'est aussi que les démarches et les hypothèses changent suivant les positions, les compétences et les préoccupations des différents agents du champ » ([1], p. 203). Ainsi, D. Forest souhaite nous donner les moyens et les outils pour mieux « disséquer les discours » de ces neurosciences plurielles, et faire le point sur les connaissances transmises. La justesse du propos de l'auteur se loge dans cette démarche qui, à aucun moment, ne vise à (re)-créer un discours uniforme à propos des disciplines neuroscientifiques. Son but n'est pas de critiquer mais davantage de faire un « état des lieux » des connaissances et pratiques.

² En philosophie, méréologique qualifie un type de logique traitant des parties et des ensembles.

Un « scepticisme fécond »

Dans l'interview réalisée par Adèle Von Reeth sur *France Culture*³, D. Forest développe l'idée d'un « scepticisme fécond » qu'il regrette de ne pas avoir abordé dans *Neurosepticisme*. Ce concept est emprunté à la pensée du sociologue Robert King Merton [6], énonçant que faire de la science ce n'est pas seulement créer des méthodes ou des théories mais c'est aussi mettre en place des « règles collectives » que Merton nomme « normes institutionnelles ». Sur le même principe que des règles ou des normes collectives régissant le fonctionnement d'une société, c'est d'un ensemble de normes pour la science et la communauté scientifique dont parle Merton. D. Forest nous présente l'une de ces normes que Merton nomme le « scepticisme organisé » ; « ce qui veut dire que le scepticisme n'est pas ennemi de la science mais condition de la science » nous explique D. Forest. Ce positionnement philosophique est donc « à utiliser comme un instrument. On fera de la science et on en fera de manière intéressante que s'il y a des phénomènes de retour critique sur des hypothèses, de mises en question des preuves... ». Cette dimension fait écho à son travail dans *Neurosepticisme*, et qui est l'un des aspects les plus intéressants et féconds, méritant d'être élargi et pratiqué de façon pluri-, trans- ou interdisciplinaire. ♦

³ A. Von Reeth. Les nouveaux chemins de la connaissance. *Actualité philosophique* (2/5) : à propos du livre de Denis Forest « Neurosepticisme ». *France Culture*, 30/12/2014.

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteur déclare n'avoir aucun lien d'intérêt concernant les données publiées dans cet article.

RÉFÉRENCES

1. Forest D. *Neurosepticisme*. Paris : Ithaque, 2004 : 208 p.
2. Forest D. Les ambiguïtés de la neurodiversité. *Med Sci (Paris)* 2016 ; 32 : 412-6.
3. Canguilhem G. Le cerveau et la pensée. In : *Georges Canguilhem, philosophe, historien des sciences, actes du colloque, 6-8 décembre 1990. Bibliothèque du Collège International de Philosophie*. Paris : Albin Michel, 1993 : 330 p.
4. Wittgenstein L (1953). *Philosophische Untersuchungen/Philosophical investigations*. Paris : Gallimard, 2004 : 368 p.
5. Dewey J. *Expérience et nature*. Paris : Gallimard, 2012 : 480 p.
6. Merton RK. The normative structure of science. In : Storer NW, ed. *The sociology of science*. Chicago : University of Chicago Press, 1973 : 636 p.

TIRÉS À PART

M. Lancelot

